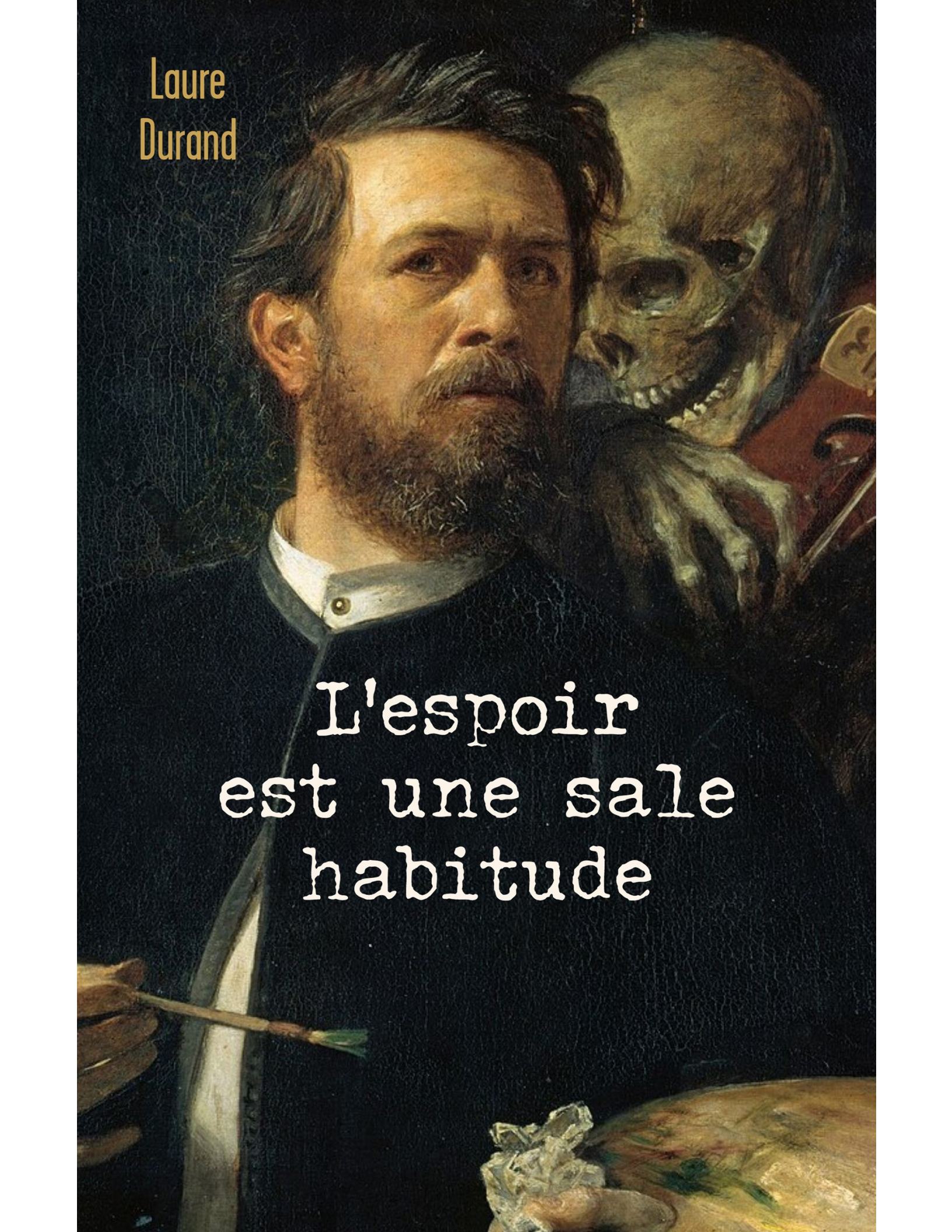


The background of the entire image is a classical painting. It depicts a man with a dark beard and hair, wearing a dark garment with a white collar. Behind his head, a human skull is visible, resting its hand on the man's shoulder. The man is looking slightly to the right. In the bottom left corner, a hand holds a paintbrush, and in the bottom right, there is a palette and some crumpled paper. The overall tone is dark and somber.

Laure
Durand

L'espoir
est une sale
habitude

Laure Durand

L'espoir est une sale habitude

© Laure Durand, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9754-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : *Autoportrait avec la Mort jouant du violon*, © Arnold Böcklin, 1872

« Oui la mort me tente mais je vis, faute de mieux. »

Benjamin Biolay, *Tout ça me tourmente*

« Ben ouais, mon pote. T'as raté ta vie, tu crois pas que tu vas réussir ta
mort ! »

Bloqués #97 – *Le dernier jour de ta vie*

Cher Adonis,

Je ne sais pas exactement depuis combien de temps dure l'obsession. Mais je pense que ça fait deux ans.

Ma psychiatre a déménagé à l'été 2021. Moi, je me suis rendu compte, au cours de l'année 2022, qu'il y avait ce supermarché à cinq minutes de son cabinet, où je pouvais aller acheter quelques provisions en sortant d'une séance encore bien golri.

Je dirais automne 2022.

Nous sommes en juillet 2024.

Presque deux ans, donc.

Peut-on dire que je suis folle ? Ou fanatique ? Ou incroyablement romantique ? En tout cas, il y a environ deux ans, je t'ai croisé au détour d'un rayon. Tu m'as regardée. Je t'ai tout de suite trouvé beau. Et c'est là que les ennuis ont commencé.

Depuis plusieurs mois, j'ai, dans mon portefeuille, un mot qui t'est destiné. Je la connais par cœur, cette lettre, à force de la relire, de la réécrire, jusqu'à ce que les mots sonnent juste et me ressemblent, jusqu'à ce que le stylo arrête de bégayer et raturer. Je l'ai écrite. Je l'ai rangée dans mon portefeuille. Je me suis dit : le jour où je serai prête, elle sera là. Et je la lui donnerai.

Ce jour n'est toujours pas arrivé.

Il y a trois semaines, je me suis levée en me disant : ça suffit. Aujourd'hui, il faut absolument que j'agisse.

Oui car ce que je ne t'ai pas dit, c'est que j'écris une sorte de journal, et dans ce journal, je note tes apparitions. Tel jour tu étais là, tu m'as regardée, un regard appuyé, ou tu ne m'as pas calculée, ou tu me regardes parce que je te regarde et tu dois te dire mais pourquoi elle me regarde celle-là et en fait tu me regardes parce que tu me trouves gênante. Je l'ai regardé il m'a regardée. Je l'ai regardé il m'a regardée. Je l'ai regardé il m'a regardée. Bref on s'est regardés. Et tel jour tu n'étais pas là et je suis triste de ne pas t'avoir vu.

Je me suis donc aperçue, un jour, en rentrant chez moi sans t'avoir vu une fois de plus, que ça faisait un moment que je ne t'avais pas croisé. Alors j'ai repris mon journal. Et j'ai réalisé que ça faisait deux mois.

Deux mois.

J'ai été catastrophée. Deux mois, personne ne s'absente deux mois de son boulot !

(En écrivant, là maintenant tout de suite, je me rends compte qu'à aucun moment je ne me suis dit : il est peut-être malade ? Il a peut-être un problème grave ? Ou il a cumulé ses congés pour faire un road trip ? Non. Je me suis juste dit, telle une évidence :)

Tu ne travailles plus ici.

C'est foutu.

Je t'ai perdu.

C'est mort.

Et c'est ma faute.

J'ai entendu mon cœur se briser fort derrière mes côtes.

Et vraiment, j'étais persuadée de ne jamais te revoir. La mort dans l'âme, j'allais faire mes courses dans ce magasin vide de toi et ça me foutait un cafard phénoménal.

Et un jour, tu es réapparu.

J'errais comme d'habitude, et je t'ai vu, tu étais en caisse. Et j'ai souri intérieurement, puis j'ai souri extérieurement mais discrètement pour ne pas avoir l'air débile dans les rayons. J'étais tellement rassurée, et heureuse de te retrouver après avoir été si inconsolable ! J'ai réellement été malheureuse, tu sais, une tristesse bien réelle alors que nous n'avons jamais rien vécu toi et moi. (Folle ou... ?)

Je suis donc passée à ta caisse, j'ai remarqué que tes cheveux avaient poussé, tu étais toujours aussi beau, je me suis demandé si j'étais bien pomponnée, aujourd'hui, j'espère, il fait chaud, j'ai un décolleté et une jupe courte, ça devrait faire l'affaire ! J'ai souri, tu as souri mais légèrement, je me suis dit que tu pourrais faire un effort, ça fait deux mois qu'on ne s'est pas vus, quand même ! Et j'ai demandé le ticket pour, avant de partir, avoir un dernier regard de toi au moment où tu me le tends. Oui, oui, toute une stratégie.

Je suis rentrée chez moi.

Je me suis dit : j'ai eu chaud aux fesses.

Puis je me suis dit : merde, t'as 42 ans, à quel moment de ta vie tu vas te

décider à agir, à surmonter tes peurs et tes blocages ? À quel moment tu vas te permettre d'aimer ?

La semaine est passée.

Et le jeudi je me suis levée et j'ai pensé : c'est plus possible, là. Il FAUT te bouger. Il FAUT que tu lui donnes ta putain de lettre. Tu croyais qu'il avait disparu mais non, il est là, à ta portée, tu peux faire ce qu'il faut pour rompre la malédiction que quelqu'un t'a jetée en te condamnant aux amours imaginaires ! Alors AGIS !

Je n'ai presque rien mangé à midi. Trop anxieuse.

J'en ai parlé à ma psy.

J'avais peur mais j'étais décidée.

Et tu n'étais pas là.

Putain.

Alors je me suis remobilisée la semaine suivante, et tu n'étais toujours pas là. Mais en entrant dans le magasin, sans savoir si tu serais là ou pas, je me suis vue en train de te tendre le mot. Et ça m'a paru complètement infaisable. Te regarder droit dans les yeux, te tendre mon petit papier en te disant : c'est pour vous, vous le lirez plus tard. Et tourner les talons pour aller payer et me casser vite vite vite avant de tomber dans les pommes au rayon surgelés.

Je me suis dit : mais comment vais-je être capable de ça ? C'est impossible, c'est inatteignable, c'est du délire, qu'est-ce qui m'a pris de m'être crue capable d'un geste si héroïque et si brave ?? Chuis pas une héroïne, moi, chuis qu'une pauvre petite chose apeurée et pathétique !

Et la semaine suivante, je l'ai passée dans un drôle d'état. Ça n'allait pas. À cause de toi mais pas que. Ça n'allait pas. Ma psy a vu que ça n'allait pas. Je me suis rendue au magasin terrorisée, en priant pour que cette fois-ci tu ne sois pas là, pour ne pas avoir à décider si oui ou non je me jetais à l'eau, et de toute façon, vu le niveau d'angoisse (à combien vous le noteriez sur 10 ? me dirait ma psy. Un million, un million cinq), je savais que ce serait un fiasco.

Et tu étais là.

Sérieusement ??

Je suis entrée, et je t'ai vu, pile dans mon champ de vision, à l'autre bout, en train d'avancer dans ma direction. Regard échangé. Et moi liquéfiée, parce que

tu es là et que je sais que je vais échouer. À nouveau.

Je rentre chez moi, mon petit mot bien plié dans mon portefeuille, les larmes aux yeux à cause de toi mais pas que.

SAULE

Saule

Cette fois je te donnerai

Une bonne raison de pleurer.

J'étais haute comme trois pommes

Moi Tweedle-Dee, toi Tweedle-Dum

Quand à tes branches je m'accrochais

Me pendouillais

Cochon pendu

Le sang aux joues, le ventre à l'air

Ne touchant plus sol, ne touchant plus terre.

Saule

Cette fois je te donnerai

Une bonne raison de pleurer.

Sans crier gare tu ruisselais

Tandis que, perchée dans ton feuillage,

Alanguie, je tournais quelques pages

Et rêvassais en écoutant roucouler

Tes feuilles faites d'eaux et de larmes.

Saule

Cette fois je te donnerai

Une bonne raison de pleurer

En attachant à ta branche

La corde au nœud coulant

La corde autour de mon cou